

LA FOLLE RANDONNEE

Il était une fois un pays vert de terre et d'eau, d'étangs et de champs harmonieusement mêlés, un pays de fer et de bois où rien ne manquait. On y forgeait les socs des charrues qui retournaient la terre. On y semait le blé pour les moulins des collines et chacun chez soi boulangeait le pain de ses mains. Il y avait des bêtes dans les pâtures, un cochon dans chaque ferme, des brochets et des sandres dans les étangs, des anguilles dans la rivière et des vignes sur le Haut-Rocher. On raconte qu'aux heures les plus sombres des guerres, celle de cent ans, celle de trente ans, la grande et la dernière, quand les autres mangeaient le pain noir de la défaite et de l'humiliation, on continuait ici à tartiner le lard sur les tranches de pain blanc qu'une goulée de Noah aidait à digérer. C'était un pays aimable, béni des dieux, une riante vallée sur la rivière de saules et d'osiers, quelque part sur la terre qui tournait tout autour du soleil dans le sens des aiguilles d'une montre. C'était un pays qui se laissait vivre au fil du courant, sans souci des montres et des aiguilles.

Or il advint un jour que ce pays vieillit. Imperceptiblement, les projets des anciens se transformaient en mémoire et leurs souvenirs enfermés sous leurs casquettes tournaient en rond autour des tables des cafés, dans le sens inexorable des aiguilles d'une montre, à l'heure de l'apéro, au sortir de la messe. Les jeunes, amnésiques, lorgnaient du côté de Nantes et d'Angers tandis que leurs petits frères rêvaient des collèges d'Ancenis

et de Châteaubriant. Il arriva un triste jour où plus personne ne sut quel était ce pays et jusqu'où il s'étendait.

Quand vint ce temps-là, Riaillé s'étirait sans fin de part et d'autre de la route stratégique comme une guimauve molle et triste. On ne parlait plus de riante vallée, ni de rivière aimable. On se taisait. On attendait la fin qui n'en finissait pas de finir.

Depuis longtemps déjà on avait fermé les forges de la Provotière et de la Poitevinière. Depuis belle lurette les trains n'arrivaient plus en gare, chargés du bois de la forêt, en fagots de pelard, en douelles à barriques. On ne déchargeait plus les wagons d'osier et de rotin qu'on avait pris l'habitude de tisser toute la sainte journée dans les maisons quand la pluie s'obstinait à couvrir les collines de Saint-Ouen à Saint-Louis.

La pluie... On aurait dit qu'il n'y avait plus que la pluie pour s'intéresser au pays. Au point qu'un enfant du bourg monté à Paris avait fait sa fortune en la racontant tomber en long et en travers à la verticale de son enfance.

Plus de vannerie, donc, plus de boîtiers dans les forêts d'Ancenis, fini le chant des scies et des peloirs, le ronflement du feu, plus de maîtres de forge, plus de gare, plus de train, et, le pire de tout, plus de volonté de vivre chez ceux qui avait grandi, travaillé et aimé au pays. Du beau pays de la riante vallée, il ne restait que la pluie sempiternelle et Monsieur le Comte dans son château vide, comme son père, le père de son père et le père du père de son père, défiant le temps qui passe et la rotation de la terre dans le sens des aiguilles d'une montre.

— C'est la fin, disait les vieux, la fin du pays, la fin de notre époque. Et un a un les paysans qui avaient boulangé le pain avec la farine de leur blé rangeaient leurs

bêches et leurs charrues. La terre leur était de plus en plus basse, le dos de plus en plus raide et les doigts de plus en plus gourds.

— C'est la crise, disaient les édiles tristement attablés dans la salle du conseil de la mairie. Les temps modernes n'ont que faire de nos moulins, de nos près et de nos lacs.

Il fallait se faire une raison, on arrivait au bout du chemin. Il fallait laisser le champ libre aux temps nouveaux et s'effacer sur la pointe des pieds. Autour de la grande salle du conseil municipal, la mort dans l'âme et au nom du cours inéluctable des choses, on vota à l'unanimité le grand projet de la construction d'une maison de retraite pour y cacher les vieux.

Quand le garde-champêtre placarda l'avis des délibérations sur la porte de la mairie et que chacun eut pu en prendre connaissance, la résignation monta d'un cran. Il n'y eut pas un mot, pas un cri, pas une protestation, fut-elle vaine, pas une récrimination contre les élus, fut-elle injuste, même pas une larme écrasée au coin de l'œil. Le silence, rien que le silence. Le printemps lui-même semblait avoir déserté le bourg et, après une rapide tentative, il avait cédé le terrain à la mi mars sous la pression du vent de boucart qui bousculait les cumulus de ses cornes froides au-dessus des grands arbres de la forêt d'Ancenis.

Le silence dans le bourg et le silence dans les hameaux autour du bourg, le silence sur l'Erdre, au lavoir, sous le pont de pierre et dans les pierres des moulins sans ailes. Là où l'on avait compté jusqu'à 70 feux, c'est à peine si dans la nuit on devinait une braise à l'agonie. La source minérale elle-même retenait son cours. Pas un bruit dans les cafés, pas un jeu de mot, pas une conversation, pas un ragot, pas une nouvelle, bonne ou

mauvaise, pas un bonjour, pas un au revoir. Rien. Et dans ce silence de sommeil, Riaillé semblait plus vaste encore, interminable tout au long de la route stratégique, interminable de colline en colline dans les hameaux semblables qui se répétaient jusqu'à l'horizon. Riaillé s'écoutait mourir et s'étonnait de ce que sa fin ne fit absolument aucun bruit.

Comme un malheur n'arrive jamais seul, c'est le moment que choisit Auguste pour tirer sa révérence. On découvrit, un dimanche matin, placardé sur la porte de l'église, le faire-part de son décès. Le convoi partirait mardi pour l'emmener à sa dernière demeure. Ni fleurs, ni couronnes. Tout ceux qui l'avaient aimé étaient conviés à l'accompagner dans son dernier voyage. On ne parlait pas des autres puisque, dans Riaillé, tout le monde avait aimé Auguste.

Du temps des champs et des feux, du fer et du bois, du temps des fêtes de la Saint-Jean, de la Saint-Louis et de la Saint-Eutrope, du temps que les vieux étaient jeunes, Auguste avait toujours été le plus jeune d'entre eux, le plus vaillant à la bourrée et à la violette double, au canon, à la fête, à l'amitié et à la plaisanterie. Le raconteur d'histoires à la faconde digne du petit fils Trébuchet n'avait sans doute pas supporté le silence qui s'était abattu sur son village. Que ce fût justement lui qui parte le premier parut un signe funeste à tous ses Riailléens.

Le mardi convenu, à dix heures, tout le pays se pressait à l'entrée de l'église. C'était une foule de casquettes et de fichus, courbée et noire, chuchotante comme un nuage et crépitante de cannes comme une averse triste.

Dans un claquement de sabots, le corbillard remonta par la rue du Cèdre. Le cocher disparaissait tout entier sous un grand manteau comme on en portait autrefois. Le

capuchon qu'il avait relevé pour se protéger de la pluie lui dissimulait entièrement le visage. Il fit décrire un demi cercle à son funèbre attelage et, sans curé, sans messe et sans cantique, l'engagea sur la route du cimetière. Les gens du bourg ne s'étonnèrent qu'à moitié de l'absence de prêtre. Certains la regrettèrent à mi-voix, mais pas un ni une ne s'en indigna. Si Auguste n'avait jamais répondu à l'appel des cloches, il n'avait jamais non plus laissé un ami dans le besoin. Chacun s'accordait à penser que, tout mécréant qu'il avait été, il méritait bien le paradis.

En arrivant à l'entrée du cimetière, le convoi poursuivit sa route vers l'Erdre et s'engagea dans le mauvais chemin de la Buchelière. On échangea quelques regards inquiets sans oser aller jusqu'aux paroles. Ceux qui connaissaient le mieux le personnage imaginèrent qu'Auguste avait dû demander au cocher de bien vouloir lui faire faire un dernier petit tour de ville. Le défunt avait toujours été très attaché à son pays.

A la hauteur de la Cossarde, au lieu de revenir vers le centre, le corbillard fila tout droit sur la Jardière.

— Allons bon, pensèrent les moins valides, voilà qu'on est partis pour le grand tour.

Tout le monde suivit néanmoins, tant sont sacrées les dernières volontés d'un mort. Chacun marchait, la tête basse, le regard vissé à ses chaussures vernies du dimanche qui se maculaient peu à peu de la boue des chemins. Au-dessus des casquettes et des fichus, le boucart têtue avait ouvert au ciel une belle trouée de bleu. Un frais soleil de printemps illuminait la campagne, mais personne ne songeait au soleil, ni au paysage.

Alors, le cocher, d'une main, souleva son capuchon et sourit au soleil. De l'autre main, il leva son fouet qu'il abattit sans ménagement sur la croupe de la jument peu habituée à ce genre de traitement. Le résultat fut instantané. La jument prit le galop, entraînant le corbillard et toute la foule des anciens derrière lui.

On vit alors, c'est à peine si on peut le croire, un corbillard noir dévaler, bride abattue, la route de Saint-Louis, escalader le chemin du Haut-Rocher dans les bosquets de sapins verts. Tout le pays courait derrière dans un fracas de cannes et l'envolée des casquettes dans le vent.

— Arrêtez-le! criaient les uns.

— Au voleur! ajoutaient les autres emportés par leur élan.

Les plus rapides qui n'étaient pas nécessairement les plus jeunes couraient en avant. Les moins agiles, qui n'étaient pas forcément les plus anciens, suivaient derrière, la canne brandie d'une main vers le ciel tandis que de l'autre main, on retenait sa casquette comme au bon vieux temps des wagons ouverts du chemin de fer de Riaillé. La petite troupe soufflait et crachait comme une vieille machine qu'on remet en route. On trébuchait et pestait contre les pierres derrière le sinistre convoi devenu fou.

A la Fontaine Minérale, la jument cessa sa course et se mit à brouter paisiblement. Les premiers arrivés saisirent l'animal par la bride et levèrent enfin leur regard pour agonir d'injure, et en langage de charretier, le cocher maladroit qui ne l'avait pas volé. C'est alors qu'ils découvrirent, debout sur le siège de l'attelage, le capuchon baissé, l'œil rigolard et la moustache en bataille, le père Auguste.

La stupeur fit bientôt place à la colère. On n'avait pas le droit, "noun de di!" de se payer de la sorte la tête des gens! Les plus violents parlaient de donner à Auguste la bonne correction qu'il avait méritée. D'autres menaçaient tout bonnement de lui faire la peau. Il s'en fallut de peu que le plaisantin n'écopât pour de bon du rôle qu'il avait simulé.

— Mais pourquoi, demandaient les amis essoufflés, pourquoi, Auguste, une plaisanterie pareille? On ne plaisante pas avec ces choses-là! Nous faire courir ainsi à nos âges! Qu'est-ce qui t'est passé par la tête? Il y aurait pu avoir un accident. Regarde la mémé du moulin -83 ans aux prunes- Et s'il avait fallu la ramener pour de bon dans le cercueil!

Auguste regarda la mamie du moulin - 83 ans aux prunes. Elle s'était assise dans l'herbe verte, rouge d'avoir couru et fraîche comme une jeunesse. Elle buvait dans le creux de ses mains l'eau claire de Notre Dame de la source.

— Ça fait du bien... souria-t-elle aux hommes qui la dévisageaient.

D'autres femmes s'étaient mises à l'aise et trempaient leurs pieds dans le frais ruisseau. D'autres encore cueillaient des ajoncs pour en faire des bouquets. L'enterrement prenait des allures de partie de campagne et le soleil, à présent maître du ciel, éclairait les sourires. Alors Auguste parla.

— Ce n'est pas courir qui vous tuera, dit gravement le mauvais plaisantin. Bien au contraire. C'est dormir... Dormir assis, les yeux sur les genoux, la tête lourde du souvenir d'un jardin que vous ne bêchez plus, d'une fleur que vous avez cueillie il y a cinquante ans et que vous laissez faner aujourd'hui avec un haussement d'épaule, dormir en rêvant du temps de la riante vallée... Mais de quels rires résonnait-elle, cette vallée, si ce n'est

des vôtres? Vous geignez que les chemins se perdent, que la terre s'épuise en friches, que les jeunes s'en aillent. Mais pourquoi les chemins vivraient-ils si personne ne les foule? Pourquoi la terre donnerait-elle si personne ne lui demande rien? Pourquoi les jeunes resteraient-ils quand au bout de votre chemin vous leur offrez le spectacle de vieillards las? Ce n'est pas courir qui vous tuera, c'est dormir...

Auguste parlait bien. Il aurait pu parler longtemps mais les femmes, qui souvent comprennent ce genre de choses avant leurs hommes, avaient déjà repris la route.

— Ne fais pas le curé, Auguste, ce n'est pas ton métier, lança la mémé du moulin - 83 ans aux prunes. Pour décider du jour de ma mort, laisse faire le bon dieu comme il l'entend. Marchons, puisque nous sommes sur les chemins!

Elle promet un prochain arrêt à la Benate où elle conservait, entre autres merveilles, une barrique d'eau de vie de Noah à réveiller les morts.

Ce fut un cortège bien différent de celui qui avait quitté le bourg qui reprit sa route par Saint-Louis et le Moulin Pelé. C'était l'enterrement de la résignation, du sommeil et de la démission. Avec les fleurs des fossés, les ajoncs, les genets, les queues de renard et les iris sauvages, on avait décoré le corbillard à la manière d'un char de carnaval. On marchait comme au printemps, les yeux sur les bourgeons. On guettait les oiseaux dans le ciel, et dans le regard des autres le plaisir d'être ensemble. En passant l'Erdre pour rejoindre la Benate, on retrouva le vieux lavoir que tout le monde croyait avoir oublié envahi de ronces. Quand on l'eut sommairement dégagé, on vit renaître avec lui des ribambelles de souvenirs. Et c'était des souvenirs vivants, des souvenirs pour demain. Auguste lança l'idée d'une fête pour les lavandières.

En fin d'après-midi, à l'heure où les enfants sortent de l'école, le défilé traversa le bourg précédé d'une grande rumeur de paroles et de rires. Tout le monde s'arrêta sur la place du champ de foire. Encore une histoire à raconter, un souvenir à ressusciter, un projet à bâtir, un rendez-vous à prendre. On n'arrivait plus à se séparer.

On sortit des greniers des clarinettes endormies, des tambours poussiéreux et des trompettes de 14. Avec les tambours et les trompettes, avec un accordéon qui ne manquait pas de souffle, on donna un concert dont l'Erdre renvoyait l'écho dans tous les hameaux du canton. Auguste proposa de constituer une fanfare.

C'est peu dire que les gamins qui sortaient de l'école furent surpris du spectacle. A ceux qui approchaient et demandaient ce qui se passait, le mort ressuscité répondait invariablement:

— C'est votre avenir, les enfants, votre avenir qui fait la fête. Si la jeunesse est l'avenir du monde, les anciens sont l'image de l'avenir des jeunes.

Les enfants rigolaient. Ils trouvaient plutôt sympa la tête de leur avenir. Ils se joignirent à la musique avec des flûtes et des bidons. Le soleil s'accrocha le plus longtemps qu'il put dans les épines des haies de l'Ouest. C'était le printemps, il n'avait pas envie de se coucher.

C'est ainsi que depuis le jour du faux enterrement d'Auguste - que certains, sans agrément officiel des autorités compétentes, n'hésitent pas à appeler le jour du miracle de Notre-Dame de la source - la fanfare de l'Echo de l'Erdre rafle tous les prix d'harmonies du département, les lavandières ont retrouvé le chemin du lavoir et c'est fête presque tous les samedis dès que revient le printemps. Depuis ce jour-là, on peut voir

aussi des anciens en bandes arpenter sans relâche les chemins du canton de la forêt à la rivière. Ils ont redécouvert le chêne aux clous et la statue de Saint-Laurent qui réunit les amants. Du haut des lacets de Saint-Ouen, ils ont retrouvé la douceur des courbes des collines, les moulins en vigies et le pays à leurs pieds. Ils savent que ce pays leur appartient aussi loin que leurs jambes peuvent les porter. Un pays de marche, c'est une frontière aussi bien qu'un mouvement. Ils savent aussi que jamais les vallées ne rient toutes seules. Sous leurs pas de randonneurs, la terre tourne dans le sens contraire des aiguilles d'une montre

Bien sûr, aujourd'hui, il arrive encore qu'il pleuve, Auguste est parti pour de bon le jour où le bon dieu en a décidé et la maison de retraite accueille ceux que leurs jambes ne portent plus. Mais la salle des sports toute neuve ne désemplit pas. Les jeunes qui sont revenus trouvent dans le regard des vieux des raisons solides de vouloir vivre au pays. Avec leurs vélos, leurs mobylettes et leurs voitures, leur pays est simplement un peu plus vaste que celui des anciens. Les uns l'arrêtent au Manhattan, d'autres poussent jusqu'à Nantes et les plus aventureux le découvrent jusqu'au Sénégal où les bicyclettes qu'ils réparent aujourd'hui à la maison Familiale porteront demain le mil au moulin. Comme hier le blé dans la riante vallée.

Il paraît même que derrière les fenêtres du château, on commence à se demander si le domaine ne serait pas plus vivant si l'on autorisait les vieux, les pêcheurs et les enfants à s'y promener le dimanche.

Il paraît...

Pour réussir un beurre blanc © MCLA 1996